

LE GENOU D'AHED

Un film de Nadav Lapid

Le Monde

Le 15 décembre 2017, Ahed Tamini, militante palestinienne, gifle un soldat israélien accoudé au mur d'enceinte de la maison familiale, près de Ramalah. La vidéo fait le tour du Web, contribuant à ériger la jeune fille, condamnée à huit mois de prison, en icône de la résistance à la colonisation. Le député israélien d'extrême droite Bezalel Smotrich déplore que les soldats ne lui aient pas tiré dessus, « au moins dans le genou », de sorte que son assignation à résidence soit définitive. Cet événement est au cœur du long-métrage de Nadav Lapid, dont le personnage principal, un cinéaste baptisé « Y. », alter ego du réalisateur, veut tirer une œuvre qui pourrait s'appeler *Le genou d'Ahed*. Sollicité en province, il laisse toutefois ce film en plan pour vivre brièvement une autre histoire, celle que nous raconte le film de Nadav Lapid, qui ne s'en intitule pas moins *Le genou d'Ahed*. Le film réel - celui qu'on est en train de regarder - a donc adopté le titre du film dans le film, inachevé, inachevable sans doute, en se substituant à lui.

Ce beau salto baroque nous amène donc à cette hypothèse : que Nadav Lapid a voulu faire un film sur l'histoire d'Ahed, qu'il en a été empêché par un événement qui cristallise quelque chose de sa vie personnelle et professionnelle, et que ce quelque chose l'a mené à faire ce film, puis à s'exiler aussitôt de son pays natal. Décision tout sauf anodine pour un cinéaste dont l'inspiration s'enracine dans le terreau qui l'a vu naître. *Le genou d'Ahed* n'est rien d'autre que l'expression publique, épidermique, éruptive, tellurique, de cette bascule morale et existentielle. On y voit en ouverture Y., préparant son film inspiré par l'événement Ahed Tamini. Puis, en coupe franche, sans transition, Y. s'envole pour le désert du Néguev, dans l'extrême sud du pays, où il doit présenter l'un de ses anciens films à Sapir, une bourgade de 3000 habitants située dans la vallée de l'Arava.

Chaleur sèche, lumière blanche, arrêtes tranchantes, saturation des couleurs, des contrastes, des états d'âme. Y. – blouson en cuir et lunettes noires, cheveux poivre et sel, charme hérissé – y passera l'espace d'une journée entre deux femmes. L'une est sa mère, qui se meurt d'un cancer, à laquelle il adresse de courtes vidéos et des interrogations professionnelles sur le film en cours. L'autre se nomme Yahalom, elle est directrice adjointe des bibliothèques au ministère de la culture, native de Sapir, c'est elle qui l'incite à parler de son film, c'est elle qu'il voudra tuer pour ne pas avoir à l'aimer. C'est une brune sensuelle, belle comme une fleur éclos.

La prise de contact entre le cinéaste et la fonctionnaire est entre deux eaux. Convenue, chacun posant des repères, donnant à l'autre une certaine idée de soi-même. Et immédiatement séductrice, dans la chorégraphie des gestes, la disposition des corps, la distance rompue. Le film sera d'ailleurs dansé autant que joué. Proféré autant que parlé. C'est dans ce même écart entre l'expression et le discours que se manifeste, insidieusement, le ver dans le fruit de cette rencontre. En partant, tout sourire, comme pour préciser un point de détail, entre deux tirades mitraillées sur les vertus touristiques du site, Yahalom rappelle à Y. qu'il doit remplir une fiche où cocher la nature des sujets – aucun politique – qu'il compte aborder lors de sa présentation.

Celui-ci, comprenant trop bien de quoi il détourne, mets les pieds dans le plat. Elle avoue son embarras. Et, de nouveau, ils se rapprochent, de profil, en gros plan, comme pour s'embrasser, sans être capables. L'idée affleure que la belle Yahalom, ce pourrait être l'idée d'Israël telle que Nadav Lapid la filme avant de la quitter. Quelque chose comme une amante devenue aride comme le désert, qu'on ne peut plus aimer, qu'on regarde sourire en maudissant cette bouche dont on sait qu'elle nous séduit encore. Y., ravagé par la colère, ne cessera de monter en régime, se répandra en imprécations, débagoulant à la face du public des malédictions de style biblique, adressées à un peuple qui ne mérite pas sa terre. Y. trahira aussi Yahalom. Il se comportera comme un juste et comme un salaud. Et il aura mal, et il aura honte. **Et l'on comprendra, à voir ce déchirant film d'adieu, ce que cela coûte de se sentir abandonné par sa mère et par son pays.**

Jacques Mandelbaum

LE GENOU D'AHED

Un film de Nadav Lapid



Portrait d'un esprit en feu.

Après l'enfant prodige de *L'Institutrice* et le corps-projectile du vingtenaire de *Synonymes*, Nadav Lapid poursuit et conclut, annonce-t-il, la trilogie de ses alter ego. Et il la termine par une crise, vécue et piquée dans le désert israélien par le film autant que son personnage, Y. (de sa kafkaïenne initiale, où on entend le Yoav des deux volets précédents), homme d'âge mur et cinéaste au désespoir. Tout partira dans tous les sens. L'intersection du corporel et du national, ce conflit élémentaire qui saturait les films précédents, leurs thèmes, leurs formes, leurs uniformes - car l'armée n'est jamais très loin - s'accumule au point d'exploser. Comment peut-on être israélien : la question de *Synonymes*, sa lettre parisienne au pays quitté, fait retour pour dire : on ne peut pas, sous la forme d'un cri dans les dunes. Un pays en déliquescence, un corps en agitation, leur impossible accord, leur lutte perdue d'avance, c'est ce que décrit *Le Genou d'Ahed*.

Le Genou d'Ahed est, dès les premiers plans, entièrement filmé par coups de force, découpé par coups de couteau, chaque cadre invente une direction, une diversion ou une torsion contredisant la précédente. Les mouvements intérieurs de Y. et ceux, extérieurs, du film qui lui tourne autour, le traque, le perd, le scrute, se confrontent par électro chocs. Lapid crée par figures de style, sa furie formelle invente des tropes qui n'ont pas encore de nom. C'est fort viril, comme toujours chez lui, mais une virilité inquiète, au bord de l'implosion cette fois, de se retourner contre elle-même.

Exploser ou implorer, c'est ici la seule alternative : visuelle, sonore, politique, existentielle, à l'endroit où tout se rejoint (le film est une allégorie, mais qui sait rester illisible) et où tout va partir en vrille. Y. dénonce, dans une poussée de diatribe qui paraît ne plus vouloir s'arrêter, empruntant sa verve dévastatrice aux pages les plus virulentes de Thomas Bernhard, la vulgarité de sa patrie et de son époque ; Lapid sait bien qu'elle vaut pour lui-même, pour ses films, pour ses personnages. Comment y résister, c'est la question du *Genou d'Ahed*, jusque dans le moindre de ses plans, et la défaite pour toute réponse.

Cet autoportrait du cinéaste en toupie vindicative est une suée d'angoisse faite fiction à cran, portant à un point presque insupportable de crissement de nerfs les polarités inverses de la dissonance cognitive : construire-détruire, draguer-rejeter, jacter-bouder, agresser-endurer, ad libitum. Pas de motion de synthèse, pas de demi-mesure, pas de mesure du tout, à vrai dire, qui est toujours et peut-être plus que jamais aujourd'hui, le vecteur propre de la propagande. Nadav Lapid se confronte ici à la possibilité de l'impur, de l'imparfait, du débraillé et de l'inconscient en vrac. C'est à ce prix, rusant avec la fable ou tombant dans sa blague, en révolte d'abord contre lui-même, qu'il jette les bases d'une intrépidité nouvelle.

Luc Chessel et Didier Péron

LE GENOU D'AHED

Un film de Nadav Lapid

PREMIERE

Du grand cinéma autobiographique et politique qui vous laisse KO debout !

Jamais Nadav Lapid n'avait paru aussi en colère et désespéré. Et jamais sa mise en scène n'avait semblé à ce point à la fois libre et maîtrisée. Le héros de son nouveau film n'a pas de nom mais une initiale, Y. Cinéaste engagé, il est en plein casting de son nouveau film intitulé *Le Genou d'Ahed*, centré sur cette jeune Palestinienne de 16 ans (Ahed Tamini) condamnée à huit ans de prison pour avoir giflé un soldat israélien. En parallèle, Y. a accepté une invitation à venir présenter son long métrage précédent dans un petit village situé au sud d'Israël, dans le désert d'Areva où il est accueilli par l'organisatrice de l'événement. Cette dernière est une fonctionnaire du ministère de la Culture tout acquise à sa cause et au charme de laquelle il ne semble pas insensible, jusqu'à ce qu'elle lui demande de remplir un questionnaire pour qu'il coche les sujets qu'il abordera. Elle lui fait bien comprendre qu'il faudra rester dans les clous. La goutte d'eau pour un homme au bord de la crise de nerfs, de surcroît en deuil de sa mère qui vient tout juste de mourir, et vent debout contre son pays qui, pour lui, piétine en permanence les règles les plus élémentaires de liberté.

Dès lors, le film devient un cri de rage. Sur le fond comme sur la forme. Comme cette tirade hallucinante d'Y. (interprété magistralement par le très impressionnant Avshalom Pollak, danseur, chorégraphe et metteur en scène qui trouve ici son premier grand rôle sur grand écran) en mode logorrhée sur l'État juif : « Nationaliste et raciste qui abrute ses citoyens en les maintenant dans l'ignorance et où chaque génération engendre une génération pire encore. » Et cette manière de faire vivre le récit en mêlant les styles de mise en scène comme un barman secoue un shaker pour créer le plus corsé des cocktails, passant sans temps mort du plan serré au plus près des visages au plan large, du travelling purement cinématographique à une scène filmée à l'iPhone, comme volée, de la caméra en mouvement à des plans plus apaisés... Lapid traduit physiquement par sa mise en images le bouillonnement intérieur et l'explosivité soudain incontrôlable d'Y., poussant les curseurs à fond jusqu'à l'insupportable.

Lapid ne se fait donc ici aucun cadeau car il ne faut pas être grand clerc pour deviner qu'Y. c'est lui et personne d'autre. Comme Y., Lapid a perdu sa mère voilà peu. Comme Y. toujours, il est allé présenter son film, *L'Institrice*, dans des circonstances similaires. Comme Y. encore, il éprouve une passion pour Vanessa Paradis, ce qui a engendré une des scènes musicales qui ponctuent le récit, sur le *Be my baby* période Lenny Kravitz. Et c'est précisément parce qu'il ne se fait pas de cadeau que son film n'est jamais complaisant, ni avec le spectateur ni avec son pays, ni avec lui-même. Il ne se donne pas facilement et, pourtant, vous renverse comme un ouragan balaie tout sur son passage. Le geste de cinéma est fort car jamais contraint par tel ou tel producteur qui lui aurait suggéré de réduire çà et là la voilure de l'indignation. Comme Y., Nadav Lapid prend des coups et y répond, faisant du spectateur la victime régulière de quelques dommages collatéraux. Une victime consentante car fascinée par le défi relevé ici par le réalisateur : traduire en images une haine, celle qui le bouffe face au recul de la démocratie dans l'Israël de Netanyahu. **Du cinéma vécu comme un sport de combat, récompensé du prix du jury dans le palmarès cannois.**

Thierry Chèze

LE GENOU D'AHED

Un film de Nadav Lapid



Le cinéaste israélien, Ours d'or à Berlin en 2019 avec *Synonymes*, continue de régler ses comptes avec son pays dans ce film tendu, prix du jury au dernier Festival de Cannes.

Nadav Lapid n'en a pas fini avec Israël. On avait laissé son personnage de *Synonymes*, Ours d'or à Berlin en 2019, exilé à Paris et refusant de prononcer un seul mot d'hébreu pour en finir avec le poids identitaire de son pays. On le retrouve dans *Le Genou d'Ahed*, de retour au bercail en cinéaste en colère aux prises avec un ministère de la culture bien décidé à restreindre sa liberté d'expression. Dans ce film autobiographique, radical dans sa forme et très politique, Prix du jury lors du dernier Festival de Cannes, Y., double cinématographique du réalisateur, est un créateur en vue, invité à la projection d'un de ses anciens films dans un village du désert de la Arava.

Yahalom, la jeune femme qui l'accueille, directrice adjointe des bibliothèques au ministère de la culture, l'avertit qu'il doit signer un document l'engageant à choisir son sujet de débat avec le public dans une liste préétablie par les autorités. Elle n'en est pas bien fière, dit-elle, mais c'est la condition pour faire venir la culture dans ces coins reculés d'Israël. D'abord furieux, le réalisateur, dévasté par la maladie récente de sa mère, entreprend de séduire la jeune femme pour lui faire avouer les drôles de méthodes du gouvernement sur un enregistrement avant de le transmettre à la presse.

Traversé de fulgurances, comme la très belle scène d'ouverture suivant une jeune femme à moto sous la pluie, ce film réalisé dans un « sentiment d'urgence » est à la mesure des relations complexes qu'entretient Nadav Lapid avec son pays.

Le genou d'Ahed du titre est celui d'Ahed Tamimi, cette adolescente palestinienne qui avait défrayé la chronique en 2018 en giflant un soldat israélien, devenant une héroïne pour les uns, une terroriste pour les autres. Un député israélien avait suggéré de lui tirer dans le genou pour la rendre handicapée. Y. a entrepris d'en faire le sujet de son prochain film, ultime pied de nez à sa patrie.

Céline Rouden

LE GENOU D'AHED

Un film de Nadav Lapid

Le Monde

Une œuvre splendide.

Un ciel pâle, filmé d'une moto rapide comme l'éclair. Bientôt, les lampadaires viennent strier le paysage comme des notes de musique embarquées dans une course folle. Plaisir de la vitesse et fulgurance punk d'un premier plan, dans la veine du cinéaste et poète F. J. Ossang : **on ressort éblouis, et le souffle coupé, de la projection du quatrième long-métrage de Nadav Lapid, *Le Genou d'Ahed***. Film après film, le cinéaste israélien garde intact son geste expérimental tout en cherchant constamment à faire vibrer une beauté visuelle, jamais esthétisante, en accord et en mouvement avec son regard d'une rare noirceur.

Si, en quelques années, le réalisateur, ancien journaliste sportif, photographe et auteur, a conquis le cœur des cinéphiles, c'est qu'il réussit à revisiter Jean-Luc Godard ou Eric Rohmer tout en faisant le bras de fer avec ses ennemis intérieurs : à travers ses personnages, dont certains sont des alter ego, le cinéaste ne cesse de dénoncer la situation politique israélienne. Au point qu'il s'apprête à quitter son propre pays et à s'installer en France avec sa famille. Avec *Le Genou d'Ahed*, Nadav Lapid plante un double drapeau, cinématographique et territorial.

La réussite du film, outre son inventivité plastique, tient à la force d'interprétation d'Avshalom Pollak, un ancien comédien devenu chorégraphe. Les noirs desseins du cinéaste Y. pourraient faire de lui un monstre, mais l'acteur aux tempes grises réussit à incarner un être entier, fragile et radical, dont l'humanité peut encore affleurer et reprendre le dessus. C'est le cas, notamment, lorsqu'il parle au téléphone à sa mère, très malade, un personnage hors champ - un hommage à la mère du cinéaste, Era Lapid, monteuse de ses films, morte en 2018.

Y. est un être morcelé, dont le verbe devient de plus en plus agressif et percussif. Dans une séquence hallucinante d'une quinzaine de minutes, sa parole prend la forme d'une déclaration au lance-flammes contre son pays. Ce faisant, Nadav Lapid règle ses comptes avec lui-même, revisitant son propre passé de « cow-boy », lorsqu'il rêvait, à 18 ans, de faire l'armée et de devenir un « héros méritant ».

L'œuvre du réalisateur est explosive comme peut l'être un tableau, lorsque le trait est suffisamment fort pour faire entendre un cri. Nadav Lapid ose l'outrance, les ruptures de ton. Il malaxe et réduit la folie militaire pour mieux la désarmer, dans des chorégraphies pop et grotesques. Il met le doigt sur l'anomalie, installe le malaise, afin que le spectateur s'y perde. Le cinéaste nous emmène dans les recoins les plus sombres de ses pensées, et pourtant, ultime miracle, son personnage peut retrouver grâce et légèreté en écoutant une chanson, un simple tube qui ravive des souvenirs, *Be My Baby*, par Vanessa Paradis. En filmant l'ombre de Y., dansant sur les cailloux, le chef opérateur Shai Goldman crée le plus troublant des fantômes du désert.

Clarisse Fabre

LE GENOU D'AHED

Un film de Nadav Lapid



C'est une caméra qui pleure, qui vole, qui joue, qui tombe et se relève. Dès le premier plan du *Genou d'Ahed*, on se dit que ça nous avait manqué, une idée de mise en scène, ce bien cinématographique essentiel devenu finalement rare à se mettre sous les yeux, et dont Nadav Lapid n'est pas avare : la vue d'une ville sous la pluie, filmée par une caméra qui elle-même prend l'eau et déforme l'image qu'elle enregistre, liquéfiant le paysage qui défile, tandis qu'au son, le bruit des gouttes tape sur nos tempes de plus en plus fort. Dès le départ, donc, une affirmation : cette caméra-là va prendre des risques, elle sera en permanence au bord de la noyade, là où ça craint, partout où le formulaire officiel que doit signer Y., cinéaste arrivé dans la région désertique de l'Arava (entre Israël et la Jordanie) pour présenter un de ses films, voudrait l'empêcher d'aller.

A priori, dans ce pitch digne d'un Hong Sang-soo (ou d'un Rohmer, pourquoi pas, auquel on pense à cause du titre), on ne voit pas très bien ce qui pourrait donner lieu à une telle mise en danger. D'autant plus que le genou du titre, prometteur d'un bon coup là où je pense, sera assez vite oublié, après avoir servi de prologue jubilatoire, sous forme d'un casting pour trouver la meilleure interprète du rôle d'Ahed Tamimi, jeune militante palestinienne arrêtée et incarcérée en 2017 pour avoir giflé un soldat israélien. Cette ouverture, entre esbroufe tarantinienne et réflexion méta, dit bien quel grand écart vise Nadav Lapid : à la fois un cinéma de la forme, en pleine forme, et un journal intime documentant un tout petit épisode de la vie d'un réalisateur pas plus dépressif et mégalo qu'un autre.

C'est cette métamorphose permanente et toujours imprévisible qui constitue le plus fascinant du *Genou d'Ahed*, ce plaisir de Nadav Lapid à constamment chiffonner la scène, la tordre, lui faire prendre par la grâce, en effet, du style, une toute autre direction que celle promise par un scénario qui se tient longtemps sur son fil minimal. Exemple, lorsqu'Y. est reçu dans l'appartement où il va loger pour la nuit, et rencontre la chargée de la culture qui s'occupe de lui pendant son séjour – et devra, à son corps défendant, contrôler sa parole, via le fameux formulaire à signer. Impossible de dire où la scène va aller, et combien de temps elle va durer, puisqu'elle est tout entière guidée par la subjectivité de « Y. », ses états d'âme et ses mouvements d'humeur, la caméra faisant office tour à tour de partenaire de jeu et de canal de transmission d'une sensorialité incontournable, indépassable. Et c'est sans crier gare que le tournant a lieu, à même le plan, dans sa durée, et que de l'eau passée sur le visage se transforme en larmes.

Le film est ainsi sans cesse en train de se débarbouiller d'une couleur pour se tartiner d'une autre, tendu au maximum entre le constat d'échec – il est impossible de faire du cinéma en Israël – et le refus d'abandonner la partie. Car derrière le désespoir politique se dresse un autre drame, celui, plus simple et commun, d'un fils en train de perdre sa mère. Y. déteste son pays à la mesure même de l'amour qu'il porte à sa mère, et donc finalement à son origine. Sentiment schizophrénique qui se hurle sur la plaine lunaire où se joue l'essentiel du *Genou d'Ahed*, surface de projection idéale pour balancer pêle-mêle sa morgue, sa haine et son chagrin, qui rebondissent sur les étendues ocre et viennent le rappeler comme des boomerangs à son statut de fils bientôt doublement apatride. **C'est dans l'adresse à une mère, hors-champ ultime, destinataire absolu, que se joue le plus beau, dans une sorte de calme plat avant la tempête du deuil. Cette mère qui disait que « la géographie gagne toujours » et à qui Y. envoie des petites vidéos du paysage avec son iPhone, comme cette dernière minute de jour sur l'Arava que l'on reçoit avec elle, avec douceur, enregistrement pur d'un peu de temps qui passe, colère et esbroufe bues, amour tout entier contenu dans la simplicité du plan.**